

PSUDONYMIE ET LITTÉRATURE POUR UNE CARTOGRAPHIE D'UN MODE DE SIGNATURE

David MARTENS

Jamais peut-être la pratique de la pseudonymie n'a été chose plus courante et partagée qu'en ce début de XXI^e siècle. Jadis, le recours à une identité alternative reposant sur l'utilisation d'un autre nom que celui figurant à l'état civil était essentiellement restreint à certaines institutions et sphères d'activités, militaires (services secrets), religieuses (ordination) ou encore artistiques (peinture, littérature, musique...). De nos jours, en revanche, la pratique qui consiste à user d'un autre nom, dans certaines circonstances ou certains environnements particuliers, semble devenue monnaie courante, à particulier à la faveur du développement des nouvelles technologies de la communication. Celles-ci conduisent aujourd'hui un nombre toujours croissant de personnes à s'enregistrer, sur différents types de plateformes (réseaux sociaux, sites d'achats en ligne, forums...), en ayant recours à des « pseudos¹ ».

Bien avant le développement d'internet, le champ culturel a été l'un des foyers de développement les plus intenses de la pseudonymie. Des données chiffrées sur le sujet manquent encore, et seront probablement difficiles à obtenir de façon fiable en raison de la part de dissimulation et de secret que revêt l'usage des pseudonymes. Il n'en reste pas moins que, à s'en tenir au seul champ littéraire, le nombre d'écrivains, et non des moindres, ayant eu recours à un ou à plusieurs pseudonymes pour signer tout ou partie de leurs œuvres, ne laisse pas de frapper. Il n'est pour s'en convaincre que d'évoquer, parmi les grands noms du canon littéraire français, ceux de Molière, Voltaire, Stendhal, Nerval, Sand, Lautréamont, Apollinaire, Cendrars, Saint-John Perse, Gracq, Duras et, plus récemment, Sollers, Houellebecq ou encore Volodine.

La propension des écrivains à la pseudonymie tient à plusieurs facteurs connexes. D'une part, comme pour toute activité inscrite dans la sphère sociale, et par laquelle un sujet devient une figure publique, les pseudonymes peuvent servir de masque à ceux qui les utilisent pour dissimuler leur identité véritable. De tels souhaits peuvent être déterminés par différents paramètres, qu'il s'agisse de préserver une ligne de partage entre la vie privée et les interventions au sein de l'espace public, de remplacer un nom malséant ou peu approprié à telle activité, de répondre à un impératif d'ordre social (par exemple pour les aristocrates, sur lesquels a longtemps pesé, jusqu'au dix-neuvième siècle au moins, l'interdit de l'usage du nom pour publier une œuvre littéraire) ou encore de préserver un anonymat sans lequel il courrait un danger, de nature légale (condamnation pour des publications) ou, dans certains cas, vitales.

De façon plus directement liée à la dimension scripturaire, en tant que geste qui consiste à adopter un autre nom pour signer des œuvres écrites, le pseudonyme participe de l'activité

¹ Sur les usages du pseudonyme sur internet, voir, par exemple, M. Martin, *Se nommer pour exister. L'exemple du pseudonyme sur internet*, préface d'A. Coianiz, L'Harmattan, coll. « Nomino ergo sum », 2012.

d'écriture qui qualifie l'écrivain comme tel². Gérard Genette le note lapidairement : « Si vous savez changer de nom, vous savez écrire³ ». Bien davantage qu'une dissimulation du nom d'état civil et de l'identité véritable, que peut nécessiter la publication d'un texte, en tant que signature composée de toutes pièces, cet élément onomastique apparaît, ainsi que le pointe encore Genette, comme une « une activité poétique, et quelque chose comme une œuvre⁴ ». Davantage, chez certains auteurs qui lui confèrent une place cardinale, il en vient à constituer rien moins qu'une forme de « sceau de l'œuvre⁵ ». À ce titre, le pseudonyme apparaît l'un des points de rencontre privilégiés de l'œuvre et de la figure auctoriale qui lui est associée.

En première instance, la figure de l'auteur prend corps sous la forme d'un nom qui l'identifie et permet d'unifier le corpus sans cela disparate de ses publications. Au sein des dynamiques complexes qui régissent son fonctionnement dans la machinerie textuelle, la signature auctoriale (*a priori* identifiée au nom de l'écrivain) catalyse ainsi des enjeux déterminants, dans ses implications pour le geste créateur comme pour ce qui relève des modalités de diffusion publique et de réception de ses écrits⁶. Dès lors qu'un texte littéraire n'est pas lu de la même façon selon l'identité affichée par son signataire, autrement dit, qu'un « même » texte diffère plus ou moins sensiblement de lui-même en fonction de l'identité de l'auteur auquel il se trouve attribué⁷, le recours à cet « indice postural⁸ » que constitue le pseudonyme, par l'altération identitaire qu'il permet d'opérer, introduit une marge de manœuvre que les écrivains ne se sont pas fait faute d'exploiter pour façonner leur image publique.

*
* *

Malgré l'attrait que cette pratique exerce sur les écrivains comme sur le public, et en dépit de la multiplication des recherches relatives aux différentes facettes de la fonction-auteur au cours des vingt-cinq dernières années – dont on peut penser qu'elle aurait pu stimuler la recherche sur ce type de signature –, l'histoire comme la théorie littéraires récentes n'ont manifesté jusqu'à présent pour la pseudonymie qu'un intérêt relativement mitigé. « Si, dans le domaine des sciences humaines, la question du nom propre, ou du surnom, est fréquemment abordée, le pseudonyme, curieusement, attire moins l'attention⁹ ». De façon aussi regrettable qu'étonnante, le constat formulé il y a près de trente ans par Maurice Laugaa demeure encore de mise ; si un certain nombre de travaux conduisent à le relativiser quelque peu, force est tout de même de constater que le champ de la recherche demeure encore réduit et, surtout, fort éclaté.

Dans le domaine francophone, un certain nombre de publications ont été amenées à se pencher sur les formes et les usages de la pseudonymie en littérature. Pour autant, en l'état actuel des recherches, aucune étude systématique d'envergure du phénomène n'est encore disponible.

² De façon notable, dans la série d'articles qu'il consacre à ce sujet, Bernard Offner s'intéresse de façon principale aux écrivains (voir B. Offner, « Dans le jardin des pseudonymes », dans *Vie et langage*, nos 57 à 116, 1957-1961 – parution irrégulière).

³ G. Genette, *Seuils* (1987), Seuil, coll. « Points Essais », 2002, p. 53.

⁴ *Ibid.*, p. 57.

⁵ G. Leclerc, *Le Sceau de l'œuvre*, Seuil, coll. « Poétique », 1998.

⁶ M.-P. Luneau, « L'effet-pseudonyme », dans *Autour de la lecture. Médiations et communautés littéraires*, s. dir. J. Vincent & N. Watteyne, Sherbrooke, Nota bene, 2002, p. 13-23.

⁷ Sur cette question, voir P. Bayard, *Et si les œuvres changeaient d'auteur ?*, Minuit, coll. « Paradoxe », 2010 ainsi que R. Baroni, « Ce que l'auteur fait à son lecteur (et que le texte ne fait pas tout seul) », dans *L'Œuvre du temps. Poétique de la discordance narrative*, Seuil, coll. « Poétique », 2009, p. 147-166.

⁸ J. Meizoz, *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, coll. « Érudition », 2007, p. 18. Voir également *La Fabrique des singularités. Postures II*, Genève, Slatkine, coll. « Érudition », 2011, ainsi que ainsi que « La fabrique d'une notion. Entretien avec Jérôme Meizoz au sujet du concept de "posture" », propos recueillis par D. Martens, *Interférences littéraires/Littéraire interférenties*, n° 6, mai 2011, p. 199-212. [En ligne], URL : <http://www.interferenceslitteraires.be/node/19>.

⁹ M. Laugaa, *La Pensée du pseudonyme*, PUF, coll. « Écriture », 1986, p. 8.

La « poétique du pseudonyme » jadis appelée de ses vœux par Leroy C. Breunig à l'occasion d'un article consacré à Guillaume Apollinaire fait encore défaut aujourd'hui¹⁰. Sur le plan du corpus étudié comme en ce qui concerne les aspects de la question qui sont envisagés, les recherches disponibles demeurent étroitement orientées. Elles se caractérisent en effet soit par leur focalisation sur un écrivain ou un groupe d'écrivains particulier, soit, pour ce qui concerne les travaux à vocation théorique, par des réflexions plus larges dans la perspective desquelles le pseudonyme ne constitue qu'un cas de figure particulier, qui ne fait pas l'objet d'un questionnement systématique et fouillé.

Les études qui font de la pseudonymie le cœur de leur questionnement tendent à se focaliser sur un auteur ou un type de pseudonyme particulier. Une part d'entre elles se centre, sous forme d'articles¹¹ ou de monographies¹², sur l'étude d'un écrivain spécifique, avec pour finalité, le plus fréquemment, de mettre en évidence les relations que le pseudonyme, ou plus largement la pratique pseudonymique, entretient avec certains des aspects fondamentaux d'une poétique singulière (quelques écrivains sont particulièrement prisés, à l'instar de Sand, Stendhal, Saint-John Perse, Gary ou Duras –, soit sur celle d'un ensemble d'auteurs particulier, déterminé par l'origine¹³, la langue¹⁴ ou encore le genre¹⁵). Ces contributions donnent bien à l'occasion lieu à l'un ou l'autre développement d'ordre plus général et théorique. Cependant, dans la mesure où là n'est pas leur vocation première, ceux-ci s'avèrent le plus souvent relativement restreints et, le bien évidemment, déterminés par la nature du corpus examiné.

À quelques rares exceptions près, développées à l'échelle d'un article¹⁶, il en va de même en ce qui concerne la majorité des travaux adoptant une perspective théorique. Ainsi des études classiques consacrées par Philippe Lejeune à l'autobiographie et, surtout, par Gérard Genette aux différentes formes de paratexte : leurs considérations relatives à la pseudonymie participent en effet d'un questionnement dont ce type de signature n'apparaît guère que comme un cas particulier – la place du nom d'auteur dans le pacte autobiographique pour Lejeune¹⁷, le fonctionnement de cet élément de paratexte que constitue le nom d'auteur chez Genette¹⁸ –, auxquels ils ne consacrent que quelques pages. Plus récemment, certaines publications ont accordé une place à la pseudonymie selon une perspective analogue, comme cas particulier de la

¹⁰ Leroy C. Breunig, « For a poetic of the pseudonym », dans *The Romanic Review*, n° 75, 1984, p. 256-262.

¹¹ Pour se borner à quelques références marquantes, ainsi en va-t-il, des études classiques que Jean Starobinski a consacrées à Stendhal (« Stendhal pseudonyme », dans *L'Œil vivant*, Gallimard, « Le Chemin », 1961, pp. 191-240) et Jean-Pierre Richard à Céline ainsi qu'à Saint-John Perse (« Céline et Marguerite », dans *Critique*, n° 353, 1976, pp. 911-935 et « Petite remontée dans un nom-titre », dans *Microlectures*, Seuil, coll. « Poétique », 1979, pp. 195-203).

¹² Voir, en particulier, le travail de Ralph Schoolcraft relatif à Romain Gary (*Romain Gary : The Man Who Sold his Shadow*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2002), celui de Martine Reid sur Georges Sand (*Signer Sand. L'œuvre et le nom*, Belin, coll. « L'extrême contemporain », 2006) ou encore celui que j'ai consacré à Blaise Cendrars (*L'Invention de Blaise Cendrars. Une poétique de la pseudonymie*, Champion, coll. « Cahiers Blaise Cendrars », 2010).

¹³ « Le pseudonyme au Québec », s. dir. M.-P. Luneau & P. Hébert, dans *Voix et images. Littérature québécoise*, n° 88, automne 2004.

¹⁴ « La pseudonymie dans les littératures francophones », s. dir. S. Laghouati, D. Martens & R. Schoolcraft, dans *Les Lettres romanes*, vol. 64, n° 3-4, 2010.

¹⁵ Sur les écrivains femmes et, plus généralement, les questions de genre dans leur relation avec la pseudonymie, voir, notamment, G. Bellet, « Masculin et féminin dans les pseudonymes de femmes de lettre au XIX^e siècle », dans *Femmes de lettres au XIX^e siècle. Autour de Louise Colet*, Presses universitaires de Lyon, 1982, p. 249-278 ; C. Planté, « Qu'est-ce qu'un nom d'auteur ? », dans *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, n° 26, « L'honneur du nom, le stigmate du nom », 1999, p. 103-110 ; J.-F. Jeandillou, « Pseudogynies hétéronymiques », dans *Poétique*, n° 162, avril 2010, p. 177-186 ; C. Giacchetti, « Comment signer maintenant ? Le pseudonyme raconté par les femmes de lettres (1830-1870) », dans *Romance Quarterly*, vol. 60, n° 1, 2013, p. 41-51.

¹⁶ Voir D. Martens, « L'exercice pseudonymique de l'autorité littéraire : un partage des voix contesté », dans *L'Autorité en littérature : exercice, partage, contestation*, s. dir. E. Bouju, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2010, p. 238-240, ainsi que « La franchise du pseudonyme. Conditions d'exercice d'un indicateur de posture », dans *Neohelicon*, vol. 40, n° 1, juin 2013, p. 71-83.

¹⁷ P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique* (1975), nouvelle édition augmentée, Seuil, coll. « Points Essais », 1996, p. 23-24.

¹⁸ G. Genette, *op. cit.*, p. 50-57.

signature¹⁹, du travestissement dans le cadre d'une problématique de genres²⁰ ou encore des modes de constitution de la figure d'auteur²¹.

N'étaient les travaux, maintenant assez anciens, de Maurice Laugaa et ceux de Jean-François Jeandillou consacrés à l'hétéronymie, l'étude de la pseudonymie en littérature en serait encore à un stade de développement relativement restreint. Reste cependant que l'objet d'étude du premier, très spécifique – le discours relatif à la pseudonymie dans les dictionnaires de pseudonymes publiés entre le XVI^e et le XIX^e siècle –, ne porte pas sur la dimension poétique de la pratique et son usage par les écrivains mais bien sur sa réception dans le cadre d'un genre particulier. En ce qui concerne les recherches du second, la pseudonymie ne s'y trouve envisagée que dans la perspective d'une étude portant sur un dispositif d'écriture spécifique, l'hétéronymie, dont il se trouve distingué, l'auteur n'y voyant rien d'autre qu'« un subterfuge banal²² » tenu pour peu digne d'intérêt.

Tout se passe comme si la pseudonymie opposait une résistance à une analyse globale. Nul doute que son caractère fréquent et son relatif naturel contribuent à expliquer que l'on ne se soit interrogé que de manière parcellaire à son sujet. En outre, la grande diversité des formes de pseudonymie, tant sur le plan de ses motivations que des modalités de sa mise en œuvre ne facilite guère les réflexions systématiques d'envergure. Quoi de commun en effet entre des auteurs qui entendent dissimuler leur identité véritable afin de scinder leur vie privée de leur vie publique (Gracq) ou pour se protéger devant les risques que leur font encourir leurs écrits (Voltaire, Vercors) et des écrivains qui affichent fièrement le nom de plume choisi (Saint-John Perse, Cendrars), certains en utilisant un de façon privilégiée (Sand, Nerval), d'autres les multipliant à plaisir (Stendhal, Volodine), et certains partageant leurs œuvres entre différentes signatures (Jacques Laurent/Cecil Saint-Laurent) ?

Ce caractère à la fois anodin et à première vue particulièrement volatile du champ de la pseudonymie ne doit cependant pas décourager la réflexion. Bien au contraire, si l'on veut se donner les moyens d'appréhender cette pratique, essentielle dans le domaine littéraire, et d'en rendre compte, il importe de l'envisager de façon globale, en prenant à bras le corps la diversité qu'elle affiche. C'est cet objectif que s'assigne le présent ouvrage. Fruit d'un colloque organisée en octobre 2010 à l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve) en collaboration avec Myriam Watthee-Delmotte, cet ouvrage a été élaboré sur la base de plusieurs des contributions présentées à cette occasion. De façon à proposer un ensemble cohérent qui permette de rendre compte des principales facettes de la pseudonymie à travers les siècles dans le champ littéraire français, plusieurs autres contributions ont en outre été sollicitées dans un second temps.

*
* *

Partant du constat de l'importance de la pseudonymie dans la production littéraire en même temps que du caractère encore éclaté des recherches sur le sujet, ce volume s'est donné pour finalité de baliser l'étude de la pseudonymie en examinant de façon systématique les procédures de mise en œuvre du nom de plume par les écrivains. Pour ce faire, la pseudonymie a été envisagée de façon large, c'est-à-dire comme un système de pratiques signatoriales répondant

¹⁹ *La Signature*, s. dir. F. Bravo, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Maison des Pays Ibériques – Littéralité », 2011. La quatrième partie de cet ouvrage, intitulée « L'art du pseudonyme », est composée de cinq études sur le sujet.

²⁰ *Jeu de masques. Les femmes et le travestissement textuel (1500-1940)*, s. dir. J.-P. Beaulieu & A. Oberhuber, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « L'École du genre », 2011.

²¹ Charline Pluvinet consacre ainsi la seconde partie de son ouvrage *Fictions en quête d'auteurs* (Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2012), à ce qu'elle appelle le « devenir hétéronyme de l'auteur » (p. 93-154).

²² J.-F. Jeandillou, *Supercherie littéraire. La Vie et l'œuvre des auteurs supposés*, préface de Michel Arrivé, s. l., Usher, 1989, quatrième de couverture. L'ouvrage a été réédité chez Droz en 2001.

à certaines finalités, historiquement déterminées. Les contributions réunies au sein de cet ouvrage, le premier de cette ampleur à être intégralement consacré à la pseudonymie dans la littérature, visent à examiner les différentes formes et les modes de fonctionnement de la pseudonymie au sein du champ littéraire français, en abordant les questions soulevées par cette pratique de façon transversale et selon une perspective résolument inscrite dans la longue durée puisqu'elle s'étend du XVI^e siècle à nos jours.

Les articles qui composent cet ouvrage sont répartis en trois sections, précédées par un article de Jean-Pierre Cavaillé qui examine la façon dont Adrien Baillet rend compte, au XVIII^e siècle, des motivations des auteurs qui adoptent un pseudonyme.

Chacune de ces sections correspond à une problématique définie et rassemble des études relatives à des corpus d'époques différentes afin de faire ressortir, à la fois, les lignes de force de la poétique de la pseudonymie en même temps que les spécificités historiques de leurs mises en œuvres. La première partie du livre traite de la façon dont la pseudonymie génère des modes de dédoublement particulier, exploités par les écrivains en fonction de contextes spécifiques. Ces modes de dédoublement déterminent le fonctionnement des pseudonymes lorsqu'ils sont employés par les écrivains pour modifier un paramètre de leur identité, sur le plan social, ethnique ou de genre. Ces trois éléments identitaires correspondent aux trois sous-parties de la seconde section du livre ; enfin, la troisième et dernière partie examine certaines des limites de la pseudonymie littéraire en abordant certaines pratiques qui s'en rapprochent et s'en distinguent à la fois. Chacune de ces parties est précédée par un brève introduction qui en expose la problématique et en présente synthétiquement les différentes contributions.

La première partie porte sur la faculté du pseudonyme à générer du jeu dans la constitution de la figure auctoriale. La pratique pseudonymique suppose la mise en jeu de deux signatures au moins, le (ou les) pseudonyme(s), mais aussi le nom véritable, que celui-ci soit connu ou non par le public. Le procédé, qui peut se configurer de façon très variée, repose sur un principe d'altération, susceptible de revêtir différentes formes, selon les publics visés. Cette question est cruciale dans la mesure où elle détermine les formes de pseudonymie et les effets de lecture qu'ils génèrent. À cet égard, contrairement à l'option ségrégationniste retenue traditionnellement (chez Genette et Jeandillou notamment), la pseudonymie et l'hétéronymie sont ici envisagés comme deux formes distinctes d'un même procédé, qui consiste à signer d'un « faux » nom. En l'espèce, il ne s'agit nullement de réduire la spécificité de l'hétéronymie, mais bien plutôt de se donner les moyens d'aborder un ensemble de pratiques apparentées dans leur diversité, afin de rendre compte de la logique qui les sous-tend.

La seconde partie de l'ouvrage, composée de trois sous-parties, porte sur les changements de paramètres identitaires induits par le pseudonyme. De par leur seule facture les noms propres « renvoient à la réalité, ou à la plausibilité, d'une origine ou d'une appartenance²³ » en indexant certaines caractéristiques identitaires, de façon plus ou moins évidente et fiable il est vrai. Un pseudonyme peut dès lors parfaitement afficher d'autres coordonnées identitaires que celles effectivement induites par le nom d'état civil. Se choisir un pseudonyme revient dès lors, pour un écrivain, à se donner la possibilité de mobiliser certaines caractéristiques identitaires que le nom est susceptible d'afficher – comme l'appartenance sociale, le sexe ou encore l'origine culturelle, qui sont ici envisagés successivement, à travers quatre études pour chacune de ces sous-sections –, tout en procédant, le cas échéant, à l'occultation ou à l'escamotage éventuels d'un ou de plusieurs autres de ces traits d'identité.

La troisième et dernière section de l'ouvrage fait pendant à la première, qui examinait les formes internes du champ de la pseudonymie. Les quatre articles qui la composent s'interrogent sur l'inscription de la pseudonymie dans le champ global des pratiques de signature et, plus précisément, sur des pratiques proches de la pseudonymie littéraires, mais qui n'en relèvent pas pour autant, et dont l'examen permet ainsi de tracer les contours de son champ d'exercice. Il s'agit en somme de l'envisager à travers ses rapports avec d'autres pratiques de signature, en la

²³ N. Lapierre, *Changer de nom* (1995), édition revue et augmentée, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2006, p. 19.

situant au sein des règles qui régissent l'auctorialité en régime littéraire, par rapport à des formes de signature qui partagent certains traits avec la pseudonymie mais n'en relèvent cependant pas (l'anonymat), en regard des dispositifs d'écriture particulier qui, sans relever de la pseudonymie, génèrent des effets analogues à ceux produit par les pseudonymes, en comparant la pseudonymie littéraire à la façon dont d'autres types de discours (la philosophie, en l'occurrence) traitent les pseudonymes.

*
* *

Aussi transversal et éclectique soit-il, un tel panel n'a pas prétention à l'exhaustivité. Une telle ambition serait en toute rigueur irréalisable devant la richesse et la complexité des questions soulevées par une telle problématique. La finalité de cet ensemble est, plus modestement, de poser un certain nombre de balises à travers une approche collective structurée par une interrogation commune et une mise en perspective des différentes études les unes par rapport aux autres.

Par son ampleur, l'ouvrage permet d'aborder un ensemble d'œuvres, d'auteurs et, surtout, d'aspects de la pratique relativement conséquent. Ainsi, de François Rabelais (Ariane Bayle) à Éric Chevillard (Charline Pluvinet) en passant par Adrien Baillet et ses écrits sur le sujet et les motivations de la pseudonyme (Jean-Pierre Cavaillé), ce volume aborde le rapport de la pseudonymie à la *doxa* qui sous-tend l'auctorialité littéraire au XVIII^e siècle (Jan Herman), le phénomène de la ventriloquie dans la littérature pamphlétaire du début du XVII^e siècle (Jean-Philippe Beaulieu), l'usage des fausses signatures dans le cadre des controverses religieuses du XVII^e siècle (Martial Martin), le recours aux pseudonymes féminins dans la presse d'Ancien Régime (Méline Caron), l'attrait de l'ailleurs que mobilisent les pseudo-traductions de l'anglais dans le roman du XVIII^e siècle (Beatrijs Vanacker), l'évolution de l'usage des pseudonymes chez Gérard de Nerval (Michel Brix), l'adoption de noms de plumes de l'autre sexe dans la littérature des années 1825-1835 (Sophie Vanden Abeel-Marchal) les motivations du recours à la pseudonymie pour les femmes écrivains de la Belle Époque (Patricia Izquierdo), la part de sacralisation induit par le pseudonyme et sa dissémination au cœur de l'œuvre poétique, chez un Saint-John Perse (Sylvain Dournel), les pratiques collectives de pseudonymie dans des jeux plus larges de nomination au sein de groupes d'avant-garde, qu'il s'agisse de Dada (Eddie Breuil) ou du Grand Jeu (Anne-Marie Havard), la dimension rituelle et sacralisante de la pseudonymie, comme manière de marquer sa naissance à l'état d'écrivain, chez un romancier comme Joris-Karl Huysmans (Jérémy Lambert) ou des poètes comme Pierre Jean Jouve et Pierre Emmanuel (Myriam Watthee-Delmotte), la spécificité du recours au pseudonyme dans des pratiques d'écritures privées telles que la correspondance chez un auteur comme Céline (Jérôme Meizoz), l'attrait crypté de la noblesse dans le façonnement de son nom de plume par Marguerite Duras (Christophe Meurée), la réception problématique d'œuvre attribuées à des auteurs d'une autre identité culturelle que celle de l'auteur véritable, avec Boris Vian et Jack-Alain Léger (David Martens & Aleide Vanmol), la proximité de l'anonymat et de la pseudonymie en même temps que la différence radicale de rapport à l'auctorialité induit par ces deux procédés (Alain Million) et, enfin, de la différence des usages du pseudonyme dans les domaines littéraire et philosophique (Dominique Maingueneau).

L'objectif de cette réflexion d'ensemble est de faire apparaître certaines des facettes majeures de cet usage particulier et quelque peu transgressif de la signature, qui met en question notre rapport à la littérature et à ses règles, telles qu'elles n'ont cessé de se transformer au cours des siècles. Plus largement, cette cartographie d'une pratique éclaire les relations que nous entretenons avec le nom propre et, plus largement, avec notre identité et celles de nos semblables telle qu'elles se trouvent mise en jeu dans les rapports que nous entretenons eux.

La pseudonymie dans la littérature française. De François Rabelais à Éric Chevillard

s. dir. David Martens (KU Leuven – MDRN)

Table des matières

David Martens (KU Leuven) – « Pseudonymie et littérature. Pour une cartographie d'un mode de signature »

Jean-Pierre Cavaillé (EHESS) – « Motivations de la pseudonymie dans *Les Auteurs déguisés* Adrien Baillet »

1. Doublures pseudonymiques

David Martens (KU Leuven) – « La pseudonymie. Un mode de dédoublement auctorial »

Ariane Bayle (Université Jean Moulin – Lyon III) – « D'Alcofribas Nasier à Rabelais : différer et promettre »

Michel Brix (Université de Namur), « Beuglant, Gérard, Aloysius, Fritz, Nerval et Cie : Gérard Labrunie et ses doubles »

Eddie Breuil (Université Lumière – Lyon II), « Du nom dans Dada »

Jérôme Meizoz (Université de Lausanne), « Note sur Céline pseudonyme »

2. Différences identitaires

David Martens (KU Leuven) – « Pseudonymie et différences identitaires »

2.1. Différences auratiques

David Martens (KU Leuven) – « Pseudonymie et différences auratiques »

Sylvain Dournel (Université Paris IV) : « J'habiterai mon nom ». D'Alexis Léger à Saint-John Perse. Le Cheminement d'un idéal »

Anne-Marie Havard, « Jeux et enjeux de la polynomie : le cas du poète Roger Gilbert-Lecomte »

Myriam Watthee-Delmotte (Académie Royale de Belgique et Fonds de la Recherche scientifique - Université de Louvain-la-Neuve) : « De la pseudonymie littéraire comme rite autogène. La posture auctoriale de Pierre Jean Jouve et Pierre Emmanuel »

Christophe Meurée (Fonds de la recherche scientifique – Université de Louvain-la-Neuve), « De l'aristocrate à l'anonyme : Marguerite Duras »

2.2. Différences culturelles

David Martens (KU Leuven) – « Pseudonymie et différences culturelles »

Martial Martin (Université de Reims), « Entre pseudonymie et anonymat. L'auctorialité brouillée des littératures satiriques et polémiques durant les guerres de religion »

Beatrijs Vanacker (KU Leuven), « Portraits d'auteurs supposés dans quelques pseudo-traductions du XVIII^e siècle »

Jérémy Lambert (Université de Louvain-la-Neuve), « De Georges-Marie à Joris-Karl Huysmans. De la pseudonymie littéraire comme principe baptismal »

David Martens & Aleide Vanmol (KU Leuven – MDRN), « Les pseudos n'ont pas tous la même peau. La réception problématique de Vernon Sullivan (Boris Vian) et Paul Smaïl (Jack-Alain Léger) »

2.3. Différences de genres

David Martens (KU Leuven) – « Pseudonymie et différences sexuelles »

Jean-Philippe Beaulieu (Université de Montréal), « La Voix de la Maréchale d'Ancre. Effets de ventriloquie dans quelques pamphlets de 1617 »

Mélinda Caron (Fordham University – New-York), « *La Spectatrice, Aspasia, La Comtesse de...* ou le masque identitaire féminin dans la presse littéraire d'Ancien Régime »

Sophie Vanden Abeel-Marchal (Université Paris IV), « Pseudonymie, pseudandrie et pseudogynie de 1825 à 1835. Un coup de sonde dans la première moitié du XIX^e siècle »

Patricia Izquierdo (Université de Lorraine), « Jeux et enjeux de pseudonymes masculins à la Belle Époque »

3. Aux marges de l'auctorialité pseudonymique

David Martens (KU Leuven) – « Aux marges de la pseudonymie »

Jan Herman (KU Leuven), « Postures d'auteur et doxa à l'Âge classique »

Dominique Maingueneau (Université Paris Sorbonne), « Pseudonymie et discours constituant »

Alain Millon (Université de Paris Ouest – Nanterre), « L'auteur ou la question de l'autorité : entre la pseudonymie et l'anonymat »

Charline Pluvinet (Université de Rennes II), « Les pseudonymes invisibles d'Éric Chevillard : démolir l'autorité du nom ? »